



HAL
open science

Mouches et escarmouches, moines, culs et cagots : de quelques jeux de langage rabelaisiens

Anne-Pascale Pouey-Mounou

► **To cite this version:**

Anne-Pascale Pouey-Mounou. Mouches et escarmouches, moines, culs et cagots : de quelques jeux de langage rabelaisiens. Etudes rabelaisiennes, 2019. hal-03158468

HAL Id: hal-03158468

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03158468>

Submitted on 16 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Mouches et escarmouches, moines, culs et cagots :
de quelques jeux de langage rabelaisiens**

Anne-Pascale Pouey-Mounou

Dans sa thèse sur la formation des mots comme procédé stylistique chez Rabelais¹, Leo Spitzer mettait en avant l'apport de la morphologie lexicale au travail interprétatif, en s'appuyant notamment sur les « anaphores préfixales » et les « rimes suffixales ». Cette approche, qui rappelle l'influence de la Grande Rhétorique² tout en faisant valoir le principe humaniste du retour aux étymons, invite à s'interroger sur la conscience qui se construit de ce pouvoir des figures de répétition, à travers la réorchestration des mêmes jeux phoniques et morphologiques. Je voudrais ainsi m'attacher à cette émergence d'une conscience linguistique dans le *Pantagruel* et le *Gargantua*, à partir de trois séquences phoniques : celle des *mouches*, entre parodie du roman de chevalerie et institution du prince, celle des *moines*, entre satire et refondation institutionnelle, et celle des *culs* et *cagots*, où l'hypocrisie le dispute à la barbarie.

Les mouches : entre parodie du roman de chevalerie et institution du prince

Les *mouches* apparaissent avec Panurge, et d'emblée dans un sens grivois, alors qu'à demi rôti par les Turcs et tout juste échappé de l'incendie qu'il a provoqué, son « pauvre haire esmoucheté » suscite la compassion d'une jeune courtisane³ : le dérivé, qui joue sur le sens figuré de *mouche* (salissure noire), ne tarde pas à rejoindre son sens propre, dans le chapitre suivant où « Panurge enseigne une manière bien nouvelle de bastir les murailles de Paris »⁴. On sait ce qu'il en est : si selon Agésilas, les citoyens sont « les murailles de la Cité » par leur vertu, ce qui dispense d'« emmurier » Paris, il est logique d'en venir des « visaige[s] de pierre » des hommes aux « callibistris » des femmes pour questionner la vertu des citoyennes, si réceptives aux *mousches* (espions) : en d'autres termes, il ne serait pas imprévoyant de se pourvoir d'armes (les *couillevrines*) ni de garder un œil sur les défenses de la cité. L'apologue qui suit, où Raymond La Charité et Edwin Duval ont vu une mise en scène de l'articulation

¹ L. Spitzer, « Die Wortbildung als stilistisches Mittel exemplifiziert an Rabelais, nebst einem Anhang über die Wortbildung bei Balzac in seinen *Contes drolatiques* », *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, 29, Halle, M. Niemeyer, 1910, notamment p. 32 sq., et 45 sq.

² Sur les jeux paronomasiques de Rabelais, voir F. Rigolot, *Les Langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1972 ; G. Demerson, « Les calembours de Rabelais » [*Bérénice*, I, nov. 1980, p. 5-17], in *id.*, *Humanisme et facétie. Quinze études sur Rabelais*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 171-189 ; F. Cornilliat, « On Words and Meaning in Rabelais Criticism », *Etudes Rabelaisiennes*, 35, 1998, (p. 7-28), p. 25-28 ; *id.*, « On Sound Effects in Rabelais (Part. I) », *Etudes Rabelaisiennes*, 39, 2000, (p. 137-167), p. 142-150.

³ Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. M. Huchon avec la coll. de F. Moreau, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, *Pantagruel*, chap. 14, p. 266 ; voir également dans le *Cinquiesme Livre*, chap. 18, p. 767.

⁴ *Pantagruel*, chap. 15, p. 267-272.

machiavélienne de la force (le lion) et de la ruse (le renard), incarnées respectivement par Pantagruel et Panurge¹, transpose cette préoccupation au sens propre en faisant s'affairer autour de la brèche naturelle de la vieille le renard à la longue queue (qui chasse les *mouches*) et le lion colmateur de brèches (avec de la *mousse*). Bref, on devrait instaurer un service de contre-espionnage, avec des *esmoucheteurs à gorges* dûment rémunérés. Les figures de mots viennent à l'appui de cette hypothèse d'E. Duval² : les verbes *esmoucher* et *esmoucheter*, à grand renfort de paronomases (*mouche / mousse*), de polyptotes et de dérivations préfixales et suffixales³, définissent cette fonction par le substantif dérivé du fréquentatif du verbe, qui dit tout le besoin qu'en a la cité. Cette séquence dessine autour de la métaphore des fortifications (la *fortitudo* invoquée par Pantagruel) la suggestion virevoltante de deux armées de l'ombre (*mouches* et *esmoucheteurs*). Et le message porte, puisque Pantagruel, une fois instruit par Panurge de la petite vertu des Parisiennes⁴, l'embauche, le faisant « habiller de [s]a livrée »⁵. Est ainsi démontrée l'utilité des parasites auprès des grands : plutôt que le rôle de fou du roi, qu'y voit R. C. La Charité⁶, ce serait celui d'un allié rusé comme le fut, selon Plutarque, Lysandre pour Agésilas, suivant l'analyse d'E. Duval⁷, d'un homme de l'ombre, informateur si besoin. Rabelais pouvait en outre avoir en tête trois adages d'Erasme : chasser les mouches (*Muscas depellere*), c'est assurer une fonction oiseuse et inutile ; mais les mouches (*Muscae*) incarnent elles-mêmes les parasites à la table des grands seigneurs, ainsi que le curieux qui volette partout⁸, attitude qui peut servir ; enfin l'adage *Elephantum ex musca facis* (« D'une mouche, tu fais un éléphant »), inspiré de l'éloge de la mouche de Lucien, ironise sur un art de l'éloge paradoxal dans lequel Panurge semble déjà bien doué, par référence à l'allusion

¹ R. C. La Charité, *Recreation, Reflection and Re-creation. Perspectives on Rabelais' Pantagruel*, Lexington, French Forum Publ., 1980, chap. 5, (p. 93-115), p. 101-102 ; E. M. Duval, *The Design of Rabelais' Pantagruel*, New Haven & London, Yale U. P., 1991, chap. 5, p. 92-99. Voir aussi H. Glidden, « Rabelais, Panurge, and the Anti-Courtly Body », *Etudes Rabelaisiennes*, 25, 1992, p. 35-60. Nous ne suivons pas l'interprétation de J. Berchtold, « Les mouches et les mousses aux orifices du corps. Les niveaux de sens dans le chapitre 15 du *Pantagruel* », *Rabelais et la question du sens*, éd. J. Céard et M.-L. Demonet avec la coll. de S. Georget, Genève, Droz, 2011, p. 59-73.

² E. M. Duval, *The Design of Rabelais' Pantagruel*, *op. cit.*, p. 95 (« a kind of counterintelligence agency »).

³ Voir L. Spitzer, « Die Wortbildung als stilistisches Mittel... », art. cit., p. 63-64 ; F. Rigolot, *Les Langages de Rabelais*, *op. cit.*, p. 116-117 ; B. Renner, *Difficile est saturam non scribere. L'Herméneutique de la satire rabelaisienne*, Genève, Droz, 2007, p. 240.

⁴ Voir le lien posé par R. Cooper avec la querelle des dames, « La guerre comique entre les Dames de Paris, de Lyon, de Rouen et de Milan », *Rire à la Renaissance*, éd. M.-M. Fontaine, Genève, Droz, 2010, (p. 385-411), p. 407.

⁵ *Pantagruel*, chap. 15, p. 271.

⁶ R. C. La Charité, *Recreation, Reflection and Re-creation*, *op. cit.*, p. 108-109.

⁷ E. M. Duval, *The Design of Rabelais' Pantagruel*, *op. cit.*, p. 97-99.

⁸ Erasme, *Les Adages*, éd.-trad. J.-C. Saladin *et al.*, Paris, Belles Lettres, 2^e éd. 2013, 5 vol., adages 2660 et 3643.

homérique aux vertus épiques de la mouche¹. Cette allusion, Rabelais pouvait également la trouver dans le chapitre VI des *Deipnosophistes* qui assimile le flatteur au parasite, à travers l'anecdote d'un parasite chasseur de mouches qui, mis en échec par une mouche, saisit là l'occasion de « chasser toutes les mouches de la maison », au figuré² : la syllepse qui conclut l'anecdote fait écho à une digression de ce récit sur la classe des « flatteurs aristocratiques » (εὐγενῶν κολάκων γένος), classés en deux catégories, les espions et les investigateurs³. Le renversement de la figure du parasite « émoucheteur » en celle du chasseur d'espions avait donc des précédents. Et, dans le *Pantagruel*, le jeu français sur le sens figuré de *mouche*, espion, devenu base d'une dérivation opportune, tourne à l'avantage du parasite, dispensateur d'un vrai service.

Le rôle de farceur est certes celui par lequel Panurge s'impose en tout premier lieu. Fine mouche, « fin à dorer comme une dague de plomb », l'*esmoucheteur* ne tarde pas à faire « *esmoucheter* de broderie » sa braguette, analogue évident de la queue du renard⁴. Il se fait remarquer par ses nuisances – poux, puces et poudres d'oribus conservés dans des « mouschenez » dont il déverse le contenu sur les dames – et par sa capacité à berner les plus fins, « plus fin[s] que maistre mousche »⁵, selon la formule proverbiale qui conclut le chapitre chapitre de ses bons tours. Cette formule, également présente chez Coquillart et dans *Les Cent Nouvelles Nouvelles* de Philippe de Vigneulles⁶, a été interprétée par C. Piton comme une allusion à Musciatto Guido de Figlino (ou dei Franzesi), conseiller financier de Philippe Le Bel⁷, que l'on avait ainsi surnommé ; mais elle évoque au moins autant, chez les spécialistes

¹ Erasme, *ibid.*, adage 869 ; d'après Homère, *Iliade*, XVII, v. 570 (Athéna insuffle à Ménélas la hardiesse de la mouche), et Lucien, *Eloge de la Mouche* (*Œuvres*, éd.-trad. J. Bompain, t. I, Paris, Belles Lettres, 2003, § 12, p. 86 ; sur le courage de la mouche § 5, p. 82-83). Je remercie E. McPhail de m'avoir orientée vers cet adage.

² Athénée, *Deipnosophistes*, VI, § 70, 257c, éd.-trad. angl. Ch. B. Gulick, Cambridge (Mass.), Harvard UP, et Londres, Heinemann, t. VII, 1983, p. 158-159, et trad. fr. dans Athénée de Naucratis, *Mots de poissons. Le banquet des sophistes, livres 6 et 7*, éd.-trad. B. Louyest, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, p. 90 : « L'adolescent fut piqué ; l'homme poussa un si grand cri et entra dans une si grande colère que cette haine contre une mouche lui fit chasser toutes les mouches de la maison. Ce qui prouve bien qu'il s'était posté là dans ce dessein ». Athénée est mentionné par Rabelais dès le *Pantagruel* (chap. 8, p. 244) et le *Gargantua* (chap. 23, p. 66). Sur son influence à la Renaissance et sur Rabelais, voir M. Jeanneret, *Des Mets et des Mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, J. Corti, 1987, p. 66-74 et chap. 6, n. 35-36, p. 162 ; J. Céard, « L'érudition dans le Cinquième Livre », *Le Cinquième Livre*, éd. F. Giaccone, Genève, Droz, 2000, p. 48, 52 ; et R. Menini, *Rabelais altérateur. « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 868-882. Voir aussi G.-S. Bouyssou, « Parasites / flatteurs et mauvais banquet », *A la table des rois. Luxe et pouvoir dans l'œuvre d'Athénée*, éd. C. Grandjean, A. Heller et J. Peigney, Rennes et Tours, PU, 2013, p. 87-105.

³ Athénée, *Deipnosophistes*, VI, § 68, 255f-256b, éd.-trad. angl. (cit.), p. 152-153, et trad. fr. (*op. cit.*), p. 88.

⁴ *Pantagruel*, chap. 16, p. 272, et chap. 21, p. 291.

⁵ *Pantagruel*, chap. 16, p. 276 ; voir encore *Tiers Livre*, chap. 15, p. 397.

⁶ Coquillart, *Monologue des Perruques*, v. 329, in Coquillart, *Œuvres*, Paris, Galilée, 1532, p. 156, et *Œuvres suivies d'œuvres attribuées à l'auteur*, éd. M. J. Freeman, Paris-Genève, Droz, 1975, p. 335. M. J. Freeman cite également *Les Cent Nouvelles Nouvelles* de Ph. de Vigneulles, éd. Ch. H. Livingston avec la coll. de F. R. Livingston et R. H. Ivy, Genève, 1972, p. 374.

⁷ C. Piton, « Maistre Mouche », *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, 3, 1905, p. 376-384.

de la farce parisienne, un farceur et chef de troupe du XV^e siècle dont Triboulet aurait été le lieutenant¹, si l'on en croit notamment *Les Vigilles Triboulet*² – une sottie qui compte parmi ses personnages un certain Croquepie³, et qui fait partie, avec la *Sotie des coppieurs et des lardeurs* où interviennent les personnages de l'Ecumeur de latin et du pédant Teste Creuse⁴, et celle des *Sots qui chantent le Magnificat*, de celles qui sont le plus souvent citées à propos de l'exploitation par Rabelais de la farce dans son œuvre⁵. Toutefois, si cette assimilation du farceur Panurge au fou donne des arguments à l'interprétation de R. C. La Charité, il est frappant que Panurge ne se contente pas d'un tel rôle.

En effet, c'est surtout en guerre qu'il donne sa pleine mesure. Entre les deux victoires contre les Dipsodes, où la ruse est successivement incarnée par Panurge, puis par Pantagruel, la relation hiérarchique entre les deux personnages s'inverse quand Panurge prend l'initiative du concours de pets dont naîtront les Pygmées, du fait de Pantagruel⁶. Et lorsqu'il imagine qu'il puisse naître d'eux des *mouches bovines*, cette génération de l'infiniment petit par l'infiniment grand suggère aussi la possible stimulation du grand par le petit – comme des bovins par les taons. Or c'est précisément dans ce chapitre que Panurge reconforte ses compagnons par un tour d'illusionniste, dont ressort l'efficacité d'un stratagème sans effusion d'une « goutte » d'eau ou de sang⁷ : ruse utile au prince, signalée par l'adverbe « facilement », qui fait écho à l'adverbe « finement » de la victoire précédente. C'est bien la leçon de Machiavel. Panurge ne réalise d'ailleurs pas ce tour lui-même, mais passe le bâton

¹ Voir G. Cohen, « Maître Mouche. Farceur et chef de troupe au XV^e siècle », *Revue d'histoire du théâtre*, 6, 1954, p. 146-149 ; *id.*, *Recueil de farces françaises inédites du XV^e siècle*, [Cambridge, 1949], Genève, Slatkine reprints, 1974, introd. p. XXVIII ; B. Roy, « Triboulet, Josseume et Pathelin à la cour de René d'Anjou », *Le Moyen Français*, 7, 1981, (p. 7-56), p. 23-24, repris dans *Pathelin, l'hypothèse Triboulet*, Orléans, Paradigme, 2009, chap. 1, p. 16.

² Voir E. Droz, *Recueil Trepperel, Les Sotties*, [Paris, 1935], Genève, Slatkine reprints, 1974, X, *Les Vigilles Triboulet*, v. 131, 202, 242-243 et 277-278, intro. p. 218.

³ Voir l'expression *croquer pie* sur laquelle joue l'ancien prologue du *Quart Livre* (1548), p. 715-717. Cf. P. J. Smith, « 'Croquer pie'. *Quart Livre*, Ancien Prologue », *Rabelais-Dioysos. Vin, carnaval, ivresse*, éd. M. Bideaux avec la coll. de R. O'Hanlon et de J.-M. Picard, Marseille, J. Laffitte, 1997, p. 97-108).

⁴ Voir G. Defaux, *Rabelais agonistes : du rieur au prophète. Etudes sur Pantagruel*, Gargantua, Le Quart Livre, Genève, Droz, 1997, p. 159-160.

⁵ Voir E. Droz, *Recueil Trepperel, Les Sotties*, *op. cit.*, X, p. 218-219 ; J. Koopmans, « Rabelais et l'esprit de la farce », *Les Grands Jours de Rabelais en Poitou*, éd. M.-L. Demonet avec la coll. de S. Geonget, Genève, Droz, 2006, (p. 299-311), p. 309-310 ; *id.*, J. Koopmans, « Les éléments farcesques dans la sottie française », *Farce and Farcical Elements*, éd. W. Hüskén & K. Schoell avec la coll. De L. Søndergaard, Amsterdam-New York/Rodopi, 2002, (p. 121-141), p. 129-134 (critique de la thèse de B. Roy, p. 134).

⁶ *Pantagruel*, chap. 27, p. 310.

⁷ *Ibid.*, p. 311. Sur la source de ce stratagème (la section *Experimenta* des *Lucubrationes* de Ringelberg, Bâle, B. Westhimer, 1541, p. 722), voir K. H. Francis, « Some Popular Scientific Myths in Rabelais : a Possible Source », *Studies in French Literature Presented to H. W. Lawton by Colleagues, Pupils and Friends*, éd. J. C. Ireson, I. D. McFarlane & G. Rees, Manchester UP, Barnes & Noble, 1968, p. 121-134, ici p. 130-131. Rabelais tire de l'expérience un sens symbolique, plutôt qu'il n'en fait un « conjuring trick » comme le pense K. H. Francis.

qui doit y servir à Eusthenes : belle délégation du pouvoir de la ruse, aussitôt suivie de l'affirmation d'un prince stratège.

Les mouches bovines tournent toujours autour de bien plus gros qu'elles-mêmes. Nous les retrouvons donc en Beauce, *esmouch[ées]* par la jument de Gargantua¹ : ici le comique gigantal croise à nouveau l'institution du prince. L'épisode, comme l'image grivoise de la plaie sexuelle à curer, vient des *Grandes et inestimables cronicques*². Mais les mouches n'y étaient pas *bovines*, et surtout la jument rabelaisienne ne se contente pas d'*esmoucher* : elle s'*escarmouch[e]*. Ce calembour, qui remotive le sens figuré du mot *mouche* (espion), est le point de départ d'une série d'escarmouches où la force et la ruse s'entrecroisent de nouveau, par mouches et chevaux interposés : le récit de chevalerie l'impose, mais c'est aussi qu'avec Gymnaste, la ruse prend la forme de la souplesse, comme l'indique l'adverbe « souplement » qui introduit son numéro de haute voltige³.

Revenons un peu en arrière, au moment où le jeune Gargantua découvre en futur « bon chevalcheur » les subtilités du maniement équestre, en jouant avec « un beau grand cheval de boys »⁴. Si l'on en croit la généalogie de Pantagruel, l'un de ses ancêtres fut Hurtaly, qui survécut au Déluge en se juchant à califourchons sur l'arche de Noé, « comme font les petitz enfans sus les chevaulx de boys » ; il la sauva même du naufrage, « car il luy bailloit le bransle avecques les jambes, et du pied la tournoit où il vouloit, comme on faict du gouvernail d'une navire »⁵. Le jeune Gargantua n'est pas moins habile. Il l'est à la façon d'un enfant qui apprend à marcher, à l'instar du jeune Baldus que Folengo avait déjà décrit en chevalier de chevaux de bois, comme l'a noté L. Thuasne, poursuivant des mouches dont il feignait qu'elles fussent des hommes et des ennemis, ainsi que des lézards qui se doraienent sur les murs au soleil (*Persequitur muscas, homines quas fingit et ostes, / Persequiturque super muros sub sole lucertas*)¹. Mais il se pourrait que le jeune Gargantua, conjuguant les qualités du chevalier et celles du prince machiavélien, soit aussi déjà habile sur le plan politique, stratège et rusé : car au rebours de Baldus, il traite ses visiteurs comme ce qu'ils sont peut-être, des mouches... L'hypothèse selon laquelle le prince déjouerait dans ce chapitre une tentative d'espionnage a été formulée par G. Spillebout, qui souligne l'incongruité qu'il y a, de la part des visiteurs de Grandgousier, à demander à voir les « grands chevaulx », c'est-à-dire les

¹ *Gargantua*, chap. 16, p. 47.

² *Grandes et inestimables cronicques*, in Rabelais, éd. cit., p. 159-160.

³ *Gargantua*, chap. 35, p. 98.

⁴ *Gargantua*, chap. 12, p. 36.

⁵ *Pantagruel*, chap. 1, p. 221. Ce rapprochement a été suggéré par P. J. Smith dans le cadre du séminaire *Rabelais-Fischart*, org. E. Kammerer, B. Kellner, J.-D. Müller et A.-P. Pouey-Mounou, Lille 3, 27-28 mai 2015.

forces équestres de la maison, à un enfant dont on espère qu'il « decelle[ra] tout »². Dans cette perspective, les « chevaux factices » de Gargantua sont plus qu'un jouet, un leurre, à l'aide duquel l'enfant s'abstient de répondre aux adultes, tout en jouant, lors de la revue de ses destriers, palefrois et chevaux de bât personnels, sur le double sens de *chevallet*, petit cheval et support en bois. Il y a bien là de quoi faire rire toute la salle basse, « comme un tas de mousches »³.

Le dernier sarcasme lancé par l'enfant à ses visiteurs, si « maulvais chevaucheurs », leur proposant de « chevaucher un oyson », connaîtra la remotivation que l'on sait, suivie de la comparaison du prince avec Alexandre domptant Bucéphale⁴, et du parachèvement de son éducation par Gymnaste. Le lien ainsi posé entre ces chapitres va peut-être au-delà de cette association de montures, bientôt scatologique, pour souligner les dispositions princières de Gargantua, d'un prince « nouvelle manière » : un prince dont on attend sans doute qu'il soit chevalier, mais qui surprend la génération précédente en se révélant stratège, éloquent et civil, futur diplomate et protecteur des arts. Au long de ces chapitres où l'éducation traditionnelle du chevalier cède vite la place à l'avènement de l'éducation humaniste, Gargantua se montre naturellement expert, réalisant en puissance un idéal qui glorifie l'humanisme et le roi. Cet idéal fait du maniement du langage, dont l'équitation serait une image, la pierre de touche du maniement des hommes, par la perspicacité, la simulation et la dissimulation. Le chapitre consacré à l'« adolescence » de Gargantua précisera ainsi en 1542 que le bambin « Congnoissoyt mousches en laict » et « Faisoyt perdre les pieds aus mousches »⁵.

L'épisode des « mousches bovines de la Beauce » se situe au temps de l'éducation scolastique du géant : c'est le temps de la force brute. On retrouve des mouches bovines plus tard, alors que son éducation s'est parfaite, lors de l'épisode du Gué de Vède où les boulets de canon tirés contre lui sont pris d'abord pour des mouches, puis pour des poux⁶. Le gigantisme domine ce passage ; pourtant, Ponocrates, vexé par le soupçon que jette sur sa pédagogie

¹ L. Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, Paris, Champion, [1904] 1969, p. 186 ; et Folengo, *Baldus*, III, v. 14-24 (ici v. 23-24), éd. M. Chiesa, essai U. E. Paoli, trad. G. Genot et P. Larivaille, Paris, Belles Lettres, t. I, 2004, p. 35.

² *Gargantua*, chap. 12, p. 36. Voir G. Spillebout, « Des chevaux factices de Gargantua ou comment Rabelais 'brave l'honnêteté' (*Gargantua*, chapitre XIII) », *Bulletin des Amis de Rabelais et de la Devinière*, III, 6, 1977, p. 246-249.

³ *Gargantua*, chap. 12, p. 38, comparaison reprise dans le prologue du *Quart Livre*, p. 531 (« comme un microcosme de mouches »). M. Huchon, « Les rires de Rabelais », *Rire à la Renaissance*, éd. M.-M. Fontaine, Genève, Droz, 2010, (p. 123-139), p. 127-128, rapproche ce passage d'Erasmus, *Eloge de la Folie*, XLVIII et XV, suivant D. Ménager, *La Renaissance et le rire*, Paris, PUF, 1995, p. 100 ; voir aussi R. Menini, *Rabelais altérateur*, op. cit., p. 477-482.

⁴ *Gargantua*, chap. 14, p. 42. Voir A.-P. Pouey-Mounou, « Du boniment au paradoxe : de quelques jeux de requalification rabelaisiens », *Inextinguible Rabelais*, éd. M. Huchon, à paraître.

⁵ *Gargantua*, chap. 11, p. 34.

⁶ *Gargantua*, chap. 36-37, p. 101-102.

l'allusion aux poux de Montaigu, saisit là l'occasion de transmuier cette manifestation de force gigantesque en leçon de ruse, en jouant sur le motif de la chevelure. Le récit qu'il fait de cette escarmouche souligne l'écrasement des ennemis, preuve de la force du prince, par le rappel paradoxal de « l'engin de Sanson », ce colosse biblique dont la force résidait dans ses cheveux mais qui n'écrasa les Philistins que trahi par Dalila et rasé, par une ultime grâce du ciel, qui lui rendit une dernière fois sa force et, souligne Ponocrates, par sa ruse¹. Un conseil s'ensuit : « l'occasion a tous ses cheveux au front », qu'il faut saisir, car « elle est chauve par le derrière de la tête » ! Grandgousier, sûr de sa force, ne le suivra d'ailleurs pas. Mais le jeune prince chevelu, confronté aux menaces d'une calvitie synonyme de défaite, est fermement invité à se faire stratège. A ce dialogue fait enfin pendant l'antithèse de Gargantua, devenu stratège, et de l'impétueux frère Jean, si prompt à tuer les ennemis « comme de mouches », moine « ras de tête » que l'on retrouve dès le premier assaut pendu à un arbre « par les oreilles », faute de cheveux²... Voilà qui confirme la complémentarité des deux principes de la force et de la ruse.

En fait de parasitisme, Panurge incarnait la dissimulation enjouée, utile ou nuisible. Le moine illustre, lui, l'importunité stimulante ou harcelante ; la scission se fait à son propos, selon la remotivation du *vray moine* advenue à Seuillé, entre ce qu'il est (un moine comme tous devraient l'être) et ce qu'il pourrait être (un moine comme ils le sont tous), c'est-à-dire nuisible et inutile. Tandis donc que les puces et poux se concentrent sur Panurge – qui finira par arborer sa « puce en l'oreille »³ –, le moine est taon ou frelon pour ses ennemis, qu'il poursuit tel « un oestre Junonique, ou une mouche qui [...] point » un âne, et abeille pour ses amis, digne de faire partie de la ruche sociale d'où les « abeilles chassent les frelons » que sont, en général, les moines⁴. Si Panurge est de ceux qu'on démasque comme « mouches en laict », il est, lui, la « mouche [qui] picqu[e] » : l'adage *Æstro percitus* qu'il remotive par ses prouesses, il l'invoque d'ailleurs lui-même au figuré contre un confrère qui se mêle d'étudier⁵. Cette proximité de l'*émoucheteur émoucheté* et du *moine freslonnique* se retrouve dans le *Tiers Livre*, lorsqu'en identifiant les moines aux « pussés, punaises, cirons, mouches [et] culices » dont se plaignait Raminagrobis, Panurge se fait fort de « congnoistre

¹ *Gargantua*, chap. 37, p. 103, et Juges, XVI, 26-31.

² *Gargantua*, chap. 42-43, p. 115 et 117.

³ *Tiers Livre*, chap. 7.

⁴ *Gargantua*, respectivement chap. 44, p. 120, et chap. 40, p. 110.

⁵ *Gargantua*, chap. 39, p. 109 : « Mais quelle mouche l'a picqué ? ». Voir Erasme, *Adages*, éd. cit., 1754.

mouches en lait » en démasquant une hypocrisie qu'il prête, d'ailleurs, injustement à Raminagrobis¹.

Les moines : entre satire et refondation institutionnelle

Les jeux du *Gargantua* sur les moines sont comparables aux variations du *Pantagruel* sur les mouches, à ceci près que ces dérivations ne sont plus que suffixales. Les deux portraits de Panurge et de frère Jean, si proches, se différencient par la nature et la forme des mots qui les composent :

Panurge estoit de stature moyenne ny trop grand ny trop petit, et avoit le nez un peu aquillin faict à manche de rasouer. Et pour lors estoit de l'eage de trente et cinq ans ou environ, fin à dorer comme une dague de plomb, bien galand homme de sa personne, sinon qu'il estoit quelque peu paillard, et subject de nature à une maladie qu'on appelloit en ce temps là, *faulte d'argent c'est douleur non pareille*, toutesfoys il avoit soixante et troys manieres d'en trouver tousjours à son besoing, dont la plus honorable et la plus commune estoit par façon de larrecin furtivement faict, *malfaisant, pipeur, beuveur, bateur de pavez, ribleur s'il en estoit à Paris* : au demourant le meilleur filz du monde et tousjours machinoit quelque chose contre les sergeans et contre le guet. (*Pantagruel*, chap. 16, p. 272)

En l'abbaye estoit pour lors un *moine claustrier* nommé frere Jean des entommeures, jeune guallant : frisque : de hayt : bien à dextre, hardy : aventureux, deliberé : hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, *beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descroteur de vigiles*, pour tout dire sommairement, *vray moyne si oncques en feut depuys que le monde moynant moyna de moynerie*. Au reste : cleric jusques es dents en matiere de breviaire. (*Gargantua*, chap. 27, p. 78)

Le premier, dominé par les adjectifs et par les verbes, insiste sur la multiplicité des tours que Panurge a dans son sac et explose en divers dérivés en *-eur*, imités de Marot², illustrant ses talents dans la nuisance. Le second systématise le jeu de dérivation en *-eur* par le recours à des bases verbales elles-mêmes préfixées par *dé-*, avant de substituer à la diversité des tours panurgiens la tautologie qui consacre le « moine claustrier » comme « *vray moyne depuys que le monde moynant moyna de moynerie* ». Les deux portraits sont inverses. A l'*esmoucheteur* Panurge répond un moine formaliste, *despescheur d'heures, desbrideur de messes, descroteur de vigiles*, mais qui transmue dans le combat le massacre des prières en jeu de massacre militaire positif : *escarbouill[ant], desloch[ant], desmoull[ant], descroull[ant], desgond[ant], devezill[ant]*³. Ainsi Panurge se définit par ses interactions avec des personnages dont il révèle la négativité, et le moine par la déconstruction de la catégorie à laquelle il appartient.

¹ *Tiers Livre*, chap. 22, p. 419-420.

² Marot, *Œuvres poétiques complètes*, éd. G. Defaux, Paris, Bordas, 2 vol., 1990 et 1993, « Au Roy », t. I, p. 320, v. 8-14.

³ *Gargantua*, chap. 27, p. 79.

Cette critique du formalisme comme pratique et comme état de la vie, selon ces noms de fonction en *-eur*, délégitime évidemment l'état monastique, ce qu'implique la distance entre l'adjectif classifiant *claustrier* et la remotivation évaluative du *vray moyne*. De fait, les caractérisations de frère Jean manifestent son décalage à l'égard de l'institution : nié comme *moine claustrier* par le *prieur claustral*, qui le traite d'« hyvrogne », il adhère au refus que ledit prieur exprimait des *moyne[s] sçavant[s]*, tout en se différenciant des *ocieux moines*, et se revendique comme le *moyne parfaict* contre les prétentions des prêtres¹. Cette distance et cette dette à l'égard de l'institution s'opposent à la tautologie qui découle des dérivations sur le *monde moynant [...] de moynerie*, ou encore aux jeux du *Quart Livre* et d'une variante du *Cinquesme Livre*, à propos des frères Fredons, sur les *moines moinants* et *moinés*² : la forme active *moynant* semble ici traduire l'intériorisation du modèle monastique par ces moines, le plein accomplissement de leur définition.

Or c'est précisément cette capacité de l'institution à s'ériger en modèle et en monde à part que questionnent les dérivations, jusqu'à briser le syntagme de départ *moine claustrier*. Dans une première série de jeux, l'opposition des dérivés de bases savantes aux mots simples atteint à l'absurdité. Ainsi lorsque le prieur *claustral* rejette le perturbateur *claustrier*, parce qu'il défend le *cloz* de l'abbaye ; ce à quoi frère Jean répond par l'apophtegme *monachal* « Jamais homme noble ne hayt le bon vin »³, ce qui questionne le prieur comme *moyne* en scellant par le vin l'équivalence douteuse du *vray moyne* et de l'*homme noble*. Non seulement cela justifie le proverbe « L'habit ne faict poinct le moyne », mais plus tard, la reconnaissance du moine comme *bon compaignon* conclut l'énoncé du sacerdoce universel par Gargantua, en vertu du syntagme des *vrais Christians*⁴. De là l'épanouissement d'une *vraye Philosophie monastique* (sur le nez des moines et les tétins des nourrices)⁵ : elle n'est *monastique* qu'en tant qu'elle procède de frère Jean, consacré comme *vray moyne* en tant que *bon compaignon* et *vray Christian* dans le monde. On en vient ainsi, par les adjectifs épistémiques, à une redéfinition du moine qui postule la sortie du cloître. C'est ce que confirme une deuxième série de jeux, en latin, au chapitre 42, où le moine suspendu à son arbre convainc Gymnaste de le décrocher, parce qu'il est « gentil petit *monachus* » et que *Monachus in claustro non valet ova duo*¹. Le latin ne rappelle ici le cloître que pour le révoquer, par la dissociation du terme *monachus* et du complément *in claustro*, devenu simple circonstant. Il faut souligner

¹ *Gargantua*, chap. 43, p. 117.

² *Quart Livre*, chap. 11, p. 562, et *Cinquesme Livre*, chap. 27, p. 796, var. *ms*.

³ *Gargantua*, chap. 27, p. 78.

⁴ *Gargantua*, respectivement prologue, p. 6, et chap. 40, p. 111.

⁵ *Gargantua*, chap. 40, p. 112.

enfin une dernière dérivation, française, sur la base *moine*, au terme de l'épisode de Seuillé : c'est la sortie que les petits *moinetons* font pour prêter main-forte à frère Jean, « ce pendent que les presbstres se amus[e]nt à confesser »². Le diminutif exprime ici l'exemplarité du moine par sa capacité à faire école.

L. Spitzer évoquait par ailleurs la possibilité d'un calembour sur le verbe *mener*³. On peut lui donner raison, à partir des négociations qui s'attachent à la récompense de frère Jean pour sa bravoure. Lors de la libération de Toucquedillon, à la proposition de rançon que Grandgousier lui fait, le moine proteste en effet : « cela ne me mene pas »⁴, désintéressement opposable à l'explication fournie à Cheli, dans le *Quart Livre*, quant à la raison « Pourquoi les moines sont volontiers en cuisine », dans le cadre du jeu sur le *moine moinant* et le *moine moiné*, peut-être inspiré par la *natura naturans* ou *naturata* de la scolastique : il y est répondu par la forme substantielle, qui « de soy mene et pouse les bons religieux en cuisine »⁵. La question de la récompense du moine débouchera, quant à elle, sur l'institution de Thélème, fondée sur le refus d'avoir gouvernement *de moyne*⁶.

Les *culs* et *cagots* : entre hypocrisie et barbarie

Revenons enfin de Thélème à l'épilogue du *Pantagruel*, pour confronter leurs listes d'invectives. Elles relèvent, cette fois, de la « rime suffixale ». De l'attaque du *Pantagruel* contre les censeurs *diabliculant[s]* aux rimes batelées en *-got* de l'inscription de Thélème, on passe de la dépréciation des *culs* à celle des *Goths*⁷ ; mais en réalité les *Cagotz*, *Escargotz* étaient déjà visés dans l'épilogue de *Pantagruel*, et le *Gargantua* n'est pas en reste en matière de *torcheculs*. Aucun récit rabelaisien ne fait mieux que ces deux-là parler le mot *cul* ! Voyons donc comment se répartissent entre ces deux homophonies l'hypocrisie et la barbarie.

Dans la mesure où elle repose sur des diminutifs latins, l'identification des censeurs *articulant[s]* et *diabliculant[s]* aux fouille-merde de village, renvoyés au mot *cul* par fausse segmentation, a un précédent dans l'épisode de l'écolier limousin, dominé par les diminutifs poliphilesques en *-cule*⁸. Les connotations sexuelles y vont de pair avec la mise en évidence

¹ *Gargantua*, chap. 42, p. 116.

² *Gargantua*, chap. 27, p. 80-81.

³ L. Spitzer, « Die Wortbildung als stilistisches Mittel... », art. cit., p. 63.

⁴ *Gargantua*, chap. 46, p. 125.

⁵ *Quart Livre*, 11, p. 563. Le rapprochement avec la *nature naturante* et *naturée* scolastique a été fait par A. Lefranc : voir *ibid.*, p. 562, n. 6.

⁶ *Gargantua*, chap. 52, p. 137.

⁷ *Pantagruel*, chap. 34, p. 336-337, et *Gargantua*, chap. 54, p. 141 *sq.*

⁸ *Pantagruel*, chap. 6, p. 232-234. Sur ces diminutifs, voir les jeux de la Grande Rhétorique (Andrieu de La Vigne, *Complainte et Epitaphe du Roi de la Basoche*) et les parodies de Tory (*Champ Fleury* et préface à *la Table de Cebès*), citées par L. Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, *op. cit.*, p. 337-347 ; R. Lebègue, « L'Ecolier

d'une hypocrisie que favorise l'évitement du français. Elle transparait dans le parallélisme des affaires du *cul* et du *culte*¹, effectuées les unes de nuit, les autres de jour – d'où l'inversion du *dilucule* de Tory dans le verbe *illucescer* (du même étymon *lux*) – et dans la considération de ce que coûtent le bien du corps et celui de l'âme. Ces variations sur les bases savantes ne laissent pas d'en remotiver tout le potentiel sémantique, comme dans la hiérarchisation des *precaion[s]* et *precul[s]*, le parallèle des *meritricules* et des *tabernes meritoires*, les jeux phoniques sur *Venereique* et *veretres*, *revere* et *venere* (où les *veretres* et le verbe *révéler* ont le même étymon *vereor*), l'équivoque sur le verbe *inculquer* et le renversement de la pauvreté des *locules*, où « ne supergurgite goutte », en ambition de *locupleter* la langue française par la *redundance* latine. S'ensuit logiquement un flux de *cul* scatologique. Car ce langage hypocrite et barbare s'apparente déjà à l'un de ces « parler[s] du cul » dont le *Pantagruel* a le secret.

On se souvient en effet que lors de la première rencontre avec Panurge, Eusthènes identifie le langage des *Gothz* (à propos du danois) comme un « parle[r] du cul »². Et dès lors, c'est ce « parler » particulier que mettent en scène le procès de Baisecul et Humevesne – où ce dernier accuse son adversaire de fausseté par des jeux sur le mot *cul* (« jouer du *luc*, sonner du *cul* », « escutz elles de boys »)³ –, les mauvais tours de Panurge, le débat avec Thaumaste, et jusqu'au postulat, formulé par Panurge contre l'adage *Ne Hercules quidem adversus duos*, que Pantagruel aurait « plus de force aux dentz, et plus de sens au cul, que n'eut jamais Hercules en tout son corps et ame »⁴ – dans ce combat contre la barbarie, mais aussi cette annonce d'une croisade contre les « papelars et faulx prophetes » qu'est, selon la prière de Pantagruel, la bataille contre Loup-garou et ses Géants.

Dans le *Gargantua*, on retrouve de tels jeux sur les finales en *-culer*, *-culant* et *-culatif*, mais à partir des enfances du géant « merveilleusement phlegmaticque des fesses », l'art de « baryton[er] du cul » vaut par sa maîtrise musicale et poétique⁵. L'extraction du sens y passe par la rime, qui n'exclut d'ailleurs pas les dérivations, et de façon différenciée pour le *torchecul* et les *cagots*. Elle se fait, dans l'épisode du *torchecul*, au détriment du mot *cul*, ce que relève Grandgousier⁶, même si l'adjectif *torcheculatif* rattache encore le savoir *spéculatif*

Limousin », *Revue des cours et conférences*, 40, 1939, (p. 303-314), p. 304-305 ; J. Koopmans, « Rabelais et l'esprit de la farce », art. cit., p. 309-310 ; et sur le poliphilesque, M. Huchon, « Rabelais et le vulgaire illustre », *La Langue de Rabelais – La Langue de Montaigne*, éd. F. Giaccone, Genève, Droz, 2009, (p. 19-39), p. 22.

¹ Equivoque relevée par M. Huchon à propos de l'épilogue du *Pantagruel*, (p. 337, n. 12, sur *culletant*), mais également valable et même structurante dans ce discours.

² *Pantagruel*, chap. 9, p. 248.

³ *Pantagruel*, chap. 12, p. 257 et 258.

⁴ *Pantagruel*, chap. 29, p. 316. D'après Erasme, *Adages*, éd. cit., 439.

⁵ *Gargantua*, chap. 7, p. 24.

⁶ *Gargantua*, chap. 13, p. 41. Voir G. Milhe-Poutingon, *Poétique du digressif. La digression dans la littérature de la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 146.

scolastique à une activité scatologique¹. Et elle rejette pour finir au seuil de Thélème les *Gotz* et *cagotz*. Le souvenir de l'étymologie du mot *diable* reste bien vivace – il détermine l'assimilation aux diables des *calumniateurs et caffars*, ainsi que la périphrase de l'*esperit calumniateur* dans la harangue d'Ulrich Gallet², et reparâtra dans le premier prologue du *Quart Livre*³ – mais ces différents procédés sont dissociés. Cela dit, Thélème peut apparaître comme une traduction spatiale de l'antithèse posée par l'épilogue du *Pantagruel* entre deux adverbes, *joyusement* et *meschamment*, deux notions auxquelles l'inscription de cette porte donne une ampleur érasmienne, et comme l'érection d'un principe étymologique fondateur : celui de faire sens par le retour aux bases et aux étymons. On assiste ici à l'assomption d'un critère sous-jacent à ces deux adverbes – la question des intentions qui préside à l'institution du nom de Thélème – tandis que l'obsession du fondement devient recherche de fondations !

Un moucheron *esmoucheteur*, un moine *escarmoucheur* et des cagots *diabliculants* : ces différentes figures pourraient être illustrées par ces murailles vivantes que Panurge prétend défendre, que frère Jean déconstruit et que Thélème, cette abbaye sans *mur ni murmur*⁴, rétablit par la poésie. Qu'en déduire ? D'abord la mise en œuvre précoce, dans le corpus rabelaisien, des jeux de dérivation comme d'une stratégie métaphorique à la faveur de laquelle s'articulent les différents niveaux du récit : elle est au comique gigantal ce que la ruse est à la force, ou ce que Panurge est à Pantagruel, un double et un faire-valoir machiavélien. Ensuite, le travail de déconstruction que représente, de l'intérieur des mots et des univers décrits, la possibilité de démantibuler le langage, ce à quoi frère Jean des Entommeures, le bien nommé, procède chirurgicalement par la remise en jeu des affixes et des bases et le démembrement des corps, au rebours de ses confrères, qui se contentaient de désarticuler les prières par syllabes dans la psalmodie, pour ne rien voir ni entendre de l'assaut des ennemis. Enfin, à travers les procédés de répétition, aux limites de la barbarie, une interrogation sur les bases, et au-delà sur les étymons, de tout édifice langagier. Des failles de la *fortitudo* et du franchissement de la clôture monastique on passe, avec Thélème, cette intention faite édifice, à l'édification d'un rempart verbal contre la barbarie.

¹ Voir L. Sainéan, *La Langue de Rabelais*, [Paris, De Boccard, 1922-1923], fac-similé, Genève, Slatkine, 1976, t. II, p. 399.

² *Gargantua*, chap. 31, p. 88.

³ *Quart Livre*, prologue de 1548, p. 717-718.

⁴ *Gargantua*, chap. 52, p. 138.